



Episode 3 :

Enfants du  
Mékong

## Et ça continue Angkor et Angkor...

21 Octobre au 7 Novembre 2018 (by Pierre)

Reprendre le vélo après deux jours de pause à Bangkok est agréable.

Bon, il y a bien les 40 premiers kilomètres pour sortir de la ville avec ses odeurs, sa pollution et son bruit, durant lesquels il faut slalomer entre les véhicules embouteillés, se méfier des voies d'insertion ou des sorties à gauche, et redémarrer au quart de tour aux feux rouges pour ne pas se faire noyer dans le flot de motos qui doublent de n'importe quel côté.

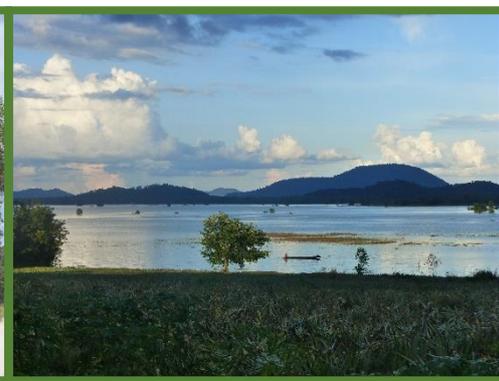
Bon, il y a aussi les dix kilomètres de route en travaux qui viennent ensuite, où nous roulons dans la boue, les graviers et les flaques d'eau qui recouvrent les roues jusqu'aux pignons. On s'inquiète de déraper, les jambes se couvrent d'une jolie couche grisâtre au gré des éclaboussures et on plisse les yeux dans les zones sèches pour ne pas recevoir toute la poussière que nous projettent les camions d'en face.

Bon, et puis enfin, il y a ces dix derniers kilomètres où nous sommes fouettés par la pluie et le vent comme jamais auparavant, nous rendant noyés en moins de cinq minutes, la chaussée un peu glissante et la visibilité réduite...

Mais nous sommes heureux de reprendre la route. Je crois que j'aime aussi me frotter ainsi à ces obstacles qui donnent un peu d'adrénaline et me transmettent leur énergie. J'ai envie de crier sous le vent, d'accélérer dans les slaloms de la ville et de naviguer sur les zones glissantes de travaux... mais bon, je me modère quand même, je ne suis pas tout seul !

Et puis, la journée est aussi ponctuée d'une rencontre avec un garagiste qui graisse la chaîne de notre Pino et nous offre, tout content de sa rencontre avec notre étrange vélo, deux bouteilles d'eau ; et surtout d'une rencontre avec un couple de cyclovoyageurs (Whouhou, d'autres grands voyageurs ! Français peut-être ?) que nous rattrapons sur la route pour découvrir qu'ils sont...thaïs ! Profitant de la pluie pour nous arrêter discuter avec eux autour de quelques beignets de bananes tirés de leurs sacoches, nous découvrons qu'ils ne roulent pas à deux mais... à quarante (!), les autres étant répartis devant et derrière. Ils font leur rando annuelle sur quelques jours au départ de Bangkok (« en profitant de la saison fraîche » nous disent-ils ! Pas rassurant, ça...) et s'arrêtent pour la journée à un temple sur notre route à 12km de là. Et bien, on peut vous dire qu'il y a une belle ambiance quand, dans le temple, 42 cyclistes installent leurs tentes, mettent leurs vêtements à sécher et bichonnent leurs vélos...

Les jours suivants, nous abandonnons peu à peu les rizières pour des paysages différents. Ici, les grandes étendues vertes pourraient ressembler à des bocages de chez nous laissés à l'abandon, en faisant abstraction des essences différentes, avec ces haies et ces bas fourrés qui couvrent le sol, ces champs de piments et, de plus en plus, ces forêts exploitées aux arbres bien alignés. Là, ce sont partout des étendues d'eau, lacs ou cultures inconnues, pisciculture peut-être... Puis, alors que le relief se fait plus accentué, à nouveau des forêts sauvages bordées de panneaux « attention traversées d'éléphants ». Nous approchons de la frontière Cambodgienne par des routes peu fréquentées et ressentons que nous avons quitté les zones touristiques, même si les sorties de village affichent encore souvent un panneau « Bon Voyage » en français. Les hameaux sont plus modestes, les gens semblent nous accueillir avec plus de surprise et de plaisir... mais les routes restent de très bonne qualité... sauf quand notre GPS nous conduit droit dans un lac. « Oui, oui, il y a une route qui continue ici en saison sèche, mais actuellement le lac la recouvre. » Effectivement. Il n'y a plus qu'à faire demi-tour sur 3km...



C'est après 1200km que nous subissons notre première crevaison. Rien de grave, la roue avant se dégonfle doucement... mais la pompe cassée en réajustant la pression des pneus à Bangkok complique l'opération, et nous ne trouvons aucune trace de l'objet coupable du petit trou dans la chambre à air... ce qui nous coûte une seconde crevaison au même endroit le lendemain... beaucoup moins agréable à réparer en plein soleil entre deux forêts quand nous sommes harcelés par des dizaines de moucherons sans doute attirés par la transpiration des deux seuls humains à pied à 10km à la ronde... Insupportable, à en devenir fou ! Heureusement, les automobilistes qui s'arrêtent pour nous offrir de l'eau fraîche ou des chips de crevettes sont réconfortants, même si l'un nous lance « attention aux éléphants, ils peuvent être très dangereux ! » J'en sais quelque chose depuis l'Inde...



Mais cette fois, pas d'éléphant en vue, dommage. Nous aurons quand même l'occasion de croiser une belle tribu de singes et quelques serpents de belles tailles, morts écrasés pour la plupart.

Finalement, après une journée à 100km malgré la crevaison, nous profitons d'un petit hôtel agréable le soir de notre anniversaire de mariage, tandis que le lendemain, nous testons une nouvelle approche pour nous faire héberger en traduisant quelques phrases courtes d'explication sur notre téléphone. On ne sait pas trop la qualité de traduction, mais l'épicière de bord de route à qui nous nous adressons semble avoir compris l'idée générale, malgré sa surprise initiale, puisqu'après avoir indiqué un genre d'abribus pas très attirant, elle nous emmène finalement vers un espèce de grand garage avec toilettes et électricité. Bon, ce n'est pas encore vraiment l'accueil

dans la famille, mais ça apporte un peu de confort et ça nous permet de partager le repas – malheureusement juste une pastabox, il n'y a pas mieux sur place – en discutant avec les autres clients de la petite boutique.



Notre GPS nous disait à une vingtaine de kilomètres de la frontière mais, en nous renseignant en prenant notre petit-déjeuner (de riz bien-sûr !) après en avoir parcouru 10, nous apprenons que nous ne pouvons passer au Cambodge par cet endroit et qu'il nous faut rejoindre la route principale, 60km au Nord. Rien de bien grave, cela ne nous fait pas vraiment de détour pour notre prochaine étape à la ville de Sisophon, où Enfants du Mékong a un important centre d'accueil et de soutien scolaire qui pilote tout le Cambodge, mais depuis quelques jours, nous comptons nos derniers Baths, la monnaie locale, pour ne pas avoir à retirer à nouveau et payer de nouveaux frais bancaires avant de quitter le pays, et il ne nous reste que l'équivalent de trente centimes en poche. Autant dire que ce serait bien d'atteindre le Cambodge pour le repas du midi...

Alors on s'installe confortablement sur le vélo, on branche nos écouteurs sur le même baladeur, et on appuie sur les pédales au rythme de la musique qui nous résonne dans les oreilles. Pour moi, c'est un vrai bonheur. Pédaler au soleil, de la musique dans les oreilles, voir les paysages défiler à toute allure, se sentir drainé par le rythme, sentir les jambes qui poussent plus fort pour suivre la chanson, et profiter quand la musique est en phase avec l'énergie du moment, plus dramatique dans une côte, énervée sur une ligne droite ou qu'elle nous encourage à donner plus... On partage le même vélo, on partage la même musique, et pour moi, elle devient vraiment un carburant. Alors on avale les

kilomètres, et malgré notre désormais quotidienne crevaison – marquée cette fois par le passage d'un motard qui vient nous prêter une pompe – nous arrivons à la frontière avant 13h.

Là, l'agitation qui règne est fidèle à ce que nous imaginions, avec du passage dans tous les sens, des gens qui nous interpellent de tous côtés pour nous proposer qui de nous guider dans les démarches (contre quelques billets), qui de nous vendre du poisson séché, des bananes ou des balais. Les tuk-tuk se bousculent au milieu des camions, des bus et des piétons dans des volutes de poussières, d'autant plus qu'il faut, de manière totalement anarchique, passer de la conduite à gauche à celle à droite en arrivant au Cambodge, sans aucun aménagement prévu à cet effet. Les vendeurs crient, les policiers observent sans mot dire et parfois même depuis le hamac dans lequel ils sont allongés, et comme souvent, les chiens déambulent dans une indifférence totale pour les véhicules qui font des écarts en klaxonnant. Malgré ce chaos, c'est plus quelques tensions entre nous que les démarches administratives qui nous compliquent la traversée. Si ces dernières prennent un peu de temps et que les gardes-frontière essaient bien de nous escroquer un petit billet supplémentaire que nous refusons fermement de donner, nous obtenons finalement assez facilement nos visas, pour enfin goûter notre premier repas cambodgien.

N'étant plus qu'à une cinquantaine de kilomètres de Sisophon, nous décidons après le repas de tenir notre rythme pour y arriver dès ce soir. Ça nous fera du bien d'être un peu posés pour aborder ce nouveau pays, et Martin, le responsable du centre, préparant le mariage de sa fille, ça l'arrangera peut-être que nous arrivions le plus tôt possible. Alors nous filons à nouveau sur la route, nous imprégnant des premières images du Cambodge qui nous semble si accueillant avec tous ces sourires et ces signes enthousiastes que nous recevons. Oh, on se serait bien arrêtés ici ou là pour rencontrer davantage ces gens à l'air si sympathiques. Mais nous



avons fait le choix de rouler et on n'a plus beaucoup de temps avant la nuit. Celle-ci est d'ailleurs presque tombée quand nous arrivons vers 18h30 devant le centre d'Enfants du Mékong, salués par un envol de jolies lanternes orangées dans le lointain. Nous rencontrons Sreyrath, l'assistante sociale dont nous avons le contact, qui nous explique que Martin est parti au restaurant avec son frère récemment arrivé de Suisse et que nous devons l'attendre pour voir où nous pouvons être accueillis. Elle parle très bien français et le moment partagé avec elle, près des étudiantes qui revoient leur leçon avant la rentrée scolaire proche, est agréable, mais l'attente s'éternise... 19h30, nous faisons essayer un peu notre vélo... 20h, Sreyrath nous parle du centre en nous expliquant qu'il comprend 5 foyers de filles collégiennes, lycéennes ou étudiantes habitant trop loin d'établissements scolaires et n'ayant pas les moyens de se payer une chambre en ville. Celles-ci sont des filleules EdM et bénéficient, en complément du logement, de cours supplémentaires indispensables à côté de l'école publique. Le système est en effet tel que les professeurs, peu payés, se limitent au strict minimum le matin et proposent eux-mêmes des cours supplémentaires l'après-midi aux élèves qui en ont les moyens. Ils reçoivent aussi ici une formation humaine avec des modules de solidarité, d'éthique ou de philosophie très pratique, en s'appuyant sur la fameuse charte pédagogique d'Enfants du Mékong dont nous avons parlé avec Armelle à Bangkok... 20h30, on commence à tourner en rond et à rêver de s'allonger sur le banc pour un petit somme en attendant le retour de Martin... Ce n'est qu'à 21h30 que débarque la secrétaire de direction, qui échange quelques mots avec Sreyrath avant de s'éloigner sans même nous avoir salués. Sreyrath se tourne alors vers nous : « Martin ne veut pas que vous dormiez ici. Il ne savait pas que vous veniez et il dit que ce n'est pas la politique d'Enfants du Mékong, ni d'ici, ni de Paris, que de venir comme ça. Il y a un hôtel pas loin. Revenez demain...

- Et on ne peut pas juste planter notre tente, vous avez dit qu'il y avait 7ha de terrain ?
- Non, je suis désolée, Martin ne veut pas... »

Outch, on accuse le coup. On se regarde, un peu hébétés... « Bon, on y va ? »

On a du mal à en revenir... Nous qui nous faisons accueillir tous les soirs par des inconnus qui nous ouvrent leurs portes, on ne s'attendait pas à un tel accueil par l'association dont nous faisons la promotion. « La relation avant tout » disait Martin dans une vidéo qu'on nous avait conseillé de voir, le présentant comme un héros de l'ombre, entièrement dévoué à l'accueil de ces enfants... Qu'est-ce qui a cafouillé ? Est-ce que nous imaginions trop cet accueil comme un dû ?

La question nous ébranle encore le lendemain qui se passe un peu de la même manière. Sreyrath nous consacre deux heures pour nous faire faire le tour du centre, découvrir ses superbes installations de salles d'arts, d'informatique, de langue ou de danse et répondre à nos questions. Nous découvrons que le centre pilote des parrainages dans toute la région pour accompagner plus de 1000 enfants, et accueille quotidiennement près de 300 enfants, entre les filles logées sur place, les garçons à quelques kilomètres, et d'autres qui viennent simplement pour le complément de formation. Nous avons un aperçu de l'ampleur du travail réalisé ici, mais nous sommes un peu limités avec notre interlocutrice, malgré son niveau de français. Difficile de partager nos questionnements sur le concours d'entrée qu'elle évoque, alors qu'elle a elle-même bénéficié de cette formation, ou certains sujets que notre œil européen voit différemment de son approche khmère. Mais de Martin, pour évoquer ces questions, nous ne recevons qu'un rapide signe de la main en nous disant « qu'il n'a pas le temps », en passant en courant près de nous... Et en fin de journée, nous recevons à nouveau la même réponse. « Seuls les invités peuvent dormir ici ». Grande frustration pour nous...

Heureusement, les échanges avec nos contacts d'Enfants du Mékong à Paris nous apaisent un peu, tandis qu'ils nous expliquent le contexte particulier du mariage de la fille adoptive de Martin et nous montrent leur compréhension. Tant pis, tirons un trait là-dessus, considérons-le comme un raté, et préparons la suite sans entacher ce qui se fait de beau ici...

Et puis, en recherche d'une solution, nous nous tournons vers l'église catholique repérée sur le plan un peu plus loin, et l'accueil que nous y recevons le soir nous reconforte grandement.

Une trentaine d'étudiants sont accueillis là, et, entre le prêtre indonésien plein d'humour et d'énergie, et la sœur des Philippines au caractère rude mais au grand cœur, nous ressentons une ambiance légère et chaleureuse. Nous nous amusons à faire



« valider » nos premières bases de Khmer aux étudiants qui éclatent de rire en entendant notre prononciation, nous observons leur vie collective où chacun met la main à la pâte pour la cuisine, la vaisselle ou le service du repas, et partageons avec plaisir leur diner végétarien (une rareté ici !) et agrémenté d'un dessert (seconde rareté, de délicieuses bananes cuites dans du lait de coco avec quelques billes de tapioca !). Cette soirée nous fait du bien, et c'est avec optimisme que nous reprenons la route le lendemain.



Le Cambodge est plat. Interminablement plat. A droite comme à gauche, l'horizon s'étend à l'infini, plaine verdoyante, cultivée partout entre les quelques arbres, rizières qui étalent leurs nuances de vert jusqu'à se perdre dans le bleu du ciel. Et pourtant, nous avançons avec difficulté... Sans raison apparente, nous avons du mal à tenir un rythme au-delà de 15km/h alors que nous nous échinons sur les pédales et que ces derniers jours, nous avançons sans fatigue à plus de 20km/h de moyenne. Alors, on vérifie le vélo, on revérifie la pression des pneus, le jeu éventuel dans le cadre... rien. Alors, on soupçonne l'autre de ne plus appuyer sur les pédales, on fait un peu



monter la tension, on échange nos places, on se rend compte que rien n'y fait... on accuse la route, on étudie un éventuel faux plat, on se demande si c'est le vent, la fatigue ou une mauvaise nuit qui serait responsable, on cherche en vain... et sans raison aucune, l'après-midi on gagne 5km/h de vitesse. Nous subissons ce phénomène inexplicable pendant presque toute notre route jusque Phnom Penh, sans en trouver la cause avec certitude. Alors, on patiente, on donne tout, on roule parfois en musique avec son effet dopant, et on se réjouit quand ça roule bien...



Le soir de notre départ de Sisophon est encore une de ces soirées où l'hébergement est compliqué. Nous souhaitons nous arrêter tôt et commençons à aller voir des gens dès 15h30... Pourtant, à 18h, après avoir demandé à une dizaine d'endroits, accompagné une vieille dame pour aller demander l'autorisation du chef de village, et tenté maintes fois d'expliquer notre démarche, c'est une nouvelle fois dans la pagode d'un temple que nous nous apprêtons à déballer nos affaires, un peu déçus. Et en même temps, est-ce si surprenant qu'il soit compliqué de faire comprendre notre démarche d'humilité et de rencontre dans nos demandes d'accueil ? Déjà en France, notre entourage semblait trouver cela étrange d'aller voir des personnes inconnues et probablement plus pauvres que nous pour leur demander l'hospitalité. Cela semblait peut-être même profiteur ou orgueilleux que d'estimer que nous accueillir pouvait représenter un enrichissement aussi pour ceux qui nous ouvraient leur porte... alors quelle difficulté supplémentaire que de se faire comprendre ici, alors que nous ne parlons pas la même langue et que l'occidental est considéré avec un tel gouffre hiérarchique. Le blanc est riche, a besoin de son confort, de son papier toilette et de ses médicaments, d'un lit confortable et surtout de climatisation... Alors, qu'est-ce qui pousse les gens à ne pas oser nous accueillir ? L'étrangeté de notre demande, l'incompréhension ou la méfiance que ces blancs riches cherchent un hébergement gratuit, la peur de ne pouvoir proposer un accueil assez digne de ces étrangers, ou simplement la peur de ma barbe qui intrigue et que les enfants viennent toucher avec curiosité ?

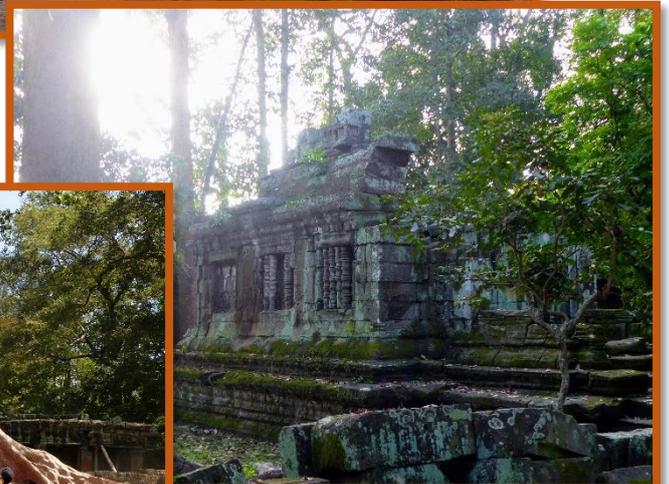
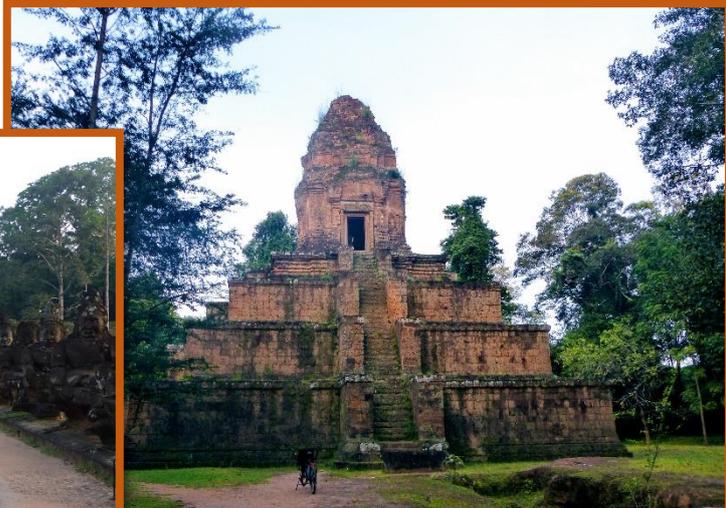
En tout cas, pour ce soir, au moment où nous allons nous installer un peu déçus dans le temple dans l'indifférence habituelle des moines, un policier vient nous voir et nous déconseille avec insistance de dormir ici. « Il y a des temples où il n'y a pas de problème, mais cette pagode-là accueille beaucoup de monde peu recommandable le soir, c'est dangereux pour vous. » Il nous indique bien-sûr la guesthouse la plus proche, mais nous expliquons une nouvelle fois l'esprit de rencontre que nous cherchons, et Lucie ose lui demander « Et à la gendarmerie, ce ne serait pas possible ? ». Le fonctionnaire est surpris mais acquiesce en riant. Et nous passons donc notre seconde nuit au poste, cette fois installés au beau milieu de l'accueil général.

Le lendemain soir devait être plus simple. Nous sommes à nouveau attendus par un Warmshower, a priori pasteur protestant, en périphérie de Siem Reap, ville connue pour sa proximité avec la fameuse cité d'Angkor. Arrivés chez lui par des petites routes de terre, la maison semble vide, mais il nous rassure par téléphone : « J'arrive tout de suite ». Mais le tout de suite s'éternise, et une nouvelle fois, après un joli couché de soleil, nous voilà à attendre notre hôte dans le noir plus d'une heure durant. Alors qu'on commence sérieusement à s'interroger, arrive la voisine, perchée sur une moto, un téléphone à la main... c'est Seyha, notre Warmshower ! « Je suis désolé, ma femme est tombée subitement malade et je dois l'accompagner à l'hôpital. Ma voisine va vous ouvrir, installez-vous, je vous rejoindrai dès que possible. » Nous sommes un peu mal à l'aise en nous installant dans cette maison où nous découvrons notre hôte et quelques pans de sa vie en photo, en nous douchant chez cet inconnu et en nous couchant dans le lit que nous a désigné la voisine. En même temps, nous sommes touchés par l'accueil de cet homme qui, malgré un accident subit nous ouvre sa porte et nous confie ses clés en toute confiance... Nous ne verrons pas Seyha ce soir-là, et lorsqu'il arrive le lendemain matin, sa femme, couchée et à l'air épuisé semble vraiment au plus mal. Nous sommes bien embêtés pour eux, et, si nous pensions initialement passer 2-3 jours pour avoir le temps de les rencontrer, nous

reposer, et aller découvrir les temples d'Angkor, cela nous semble moins approprié dans ce contexte. Alors, malgré la gentillesse de notre hôte qui nous propose de rester, nous lui expliquons que nous préférons le laisser prendre soin de sa femme sans nous avoir dans les pattes, et rejoignons le nord de la ville où nous avons trouvé une petite guesthouse pas chère en plan B.

Nous passerons deux jours de plus à Siem Reap entre l'église où nous partageons quelques discussions avec un jésuite indien et quelques fous-rires avec une jeune fille handicapée qui se réjouit de nous rencontrer, l'entretien du matériel, et bien-sûr la visite des temples antiques.

Ceux-ci sont bien sûr l'attraction principale de la ville. Alors, pour limiter le bain de foule, à 4h30 du matin, nous enfourchons notre vélo et fonçons, à la lumière du phare, jusqu'aux douves qui entourent Angkor Wat, le plus célèbre et le mieux conservé de la cinquantaine de temples qui constituent le site. Dans les lueurs rougeoyantes de l'aube, nous plongeons dans le passé de l'ancienne capitale du gigantesque empire Khmer.



Entre le IX<sup>ème</sup> et le XV<sup>ème</sup> siècle, les différents monarques qui dominaient la majeure partie de l'Asie du Sud-Est ont chacun construit leurs temples au cœur et autour de la ville qui comptait jusqu'à un million d'habitants. Aujourd'hui, les guerres, les pillages et le temps étant passés par là, il ne subsiste de la glorieuse capitale que ces quelques temples, certains magnifiquement conservés, d'autres dans un état plus sauvage, envahis par la végétation qui leur octroie un charme digne d'un film d'Indiana Jones (ou Tomb Raider en l'occurrence).



Aux heures matinales, la majorité des visiteurs n'est pas encore levé et nous découvrons quelques temples, entièrement seuls, au milieu de la jungle qui s'éveille et des cris d'oiseaux... Nous préférons d'ailleurs nous perdre dans les ruines que prennent d'assaut les arbres et ressentir l'ambiance chargée de mystère de ces temples perdus qu'étudier en détails chaque ornement des temples les plus connus... dont nous ferions d'ailleurs vite une indigestion ! Au point qu'à 14h, après avoir parcouru les allées de plus d'une vingtaine de temple et pédalé une cinquantaine de kilomètres d'une ruine à l'autre, nous sentons que c'est assez pour nous. Heureusement qu'on n'a pas pris le pass 3 jours !

Nous avons aussi pris le temps de découvrir un projet social de « ferme de soie » qui nous a beaucoup séduit. Centre de formation, lieu de production qui permet un accès au travail dans de bonnes conditions à de nombreuses familles, le lieu présente tout le processus depuis l'élevage des vers à soie accompagné de la culture du murier blanc dont les feuilles sont la seule nourriture du ver, au tissage en passant par la récolte des cocons, la filature, le dévidage ou encore la teinture... passionnant !



Mais la visite qui nous séduit le plus est notre arrêt chez Krousar Thmey le matin où nous reprenons la route. Dans l'école où nous arrivons, les enfants sont tout sourires et se précipitent pour nous accueillir. Mais la particularité ici est que tous ces enfants sont sourds et muets, ou aveugles. Depuis près de 25 ans, l'association a ouvert peu à peu la porte des études aux enfants handicapés, d'abord en créant ses propres écoles, puis en faisant connaître davantage le monde du handicap, de manière à ce que, peu à peu, ces enfants puissent être intégrés aux écoles publiques, à l'université, et que le gouvernement prenne en charge ce sujet des jeunes handicapés. Un défi qu'ils sont en passe de réussir puisqu'à l'horizon 2020, leurs écoles seront reprises par le gouvernement et deviendront publiques ! Outre l'exposition très bien faite sur leur histoire et sur la géographie du lac Tonle Sap tout proche qui a la particularité impressionnante de multiplier son volume d'eau par 30 en saison des pluies, nous avons la chance, guidés par Vanlack, un jeune de notre âge aveugle suite à un accident de foot, de découvrir un « parcours dans le noir ». Pendant 15 minutes, plongés dans une salle obscure, nous découvrons les difficultés à traverser une



route, acheter du riz ou des vêtements, etc. pour une personne aveugle. Ça a beau être sous forme de jeu, Vanlack, sur le ton de la légèreté, nous témoigne un quotidien d'épreuves et de défis qui nous met face à la réalité, et nous touche beaucoup. Alors, en échange, nous sommes heureux de pouvoir partager notre vélo avec lui et de l'embarquer à l'avant du tandem pour une expérience unique. Imaginez, pour lui qui n'est pas monté sur un vélo depuis 15 ans l'effet que cela peut représenter et les sensations qu'il peut éprouver... Un riche moment !

Je me lasse un peu de ces paysages cambodgiens invariablement plats. Les routes secondaires sont rares et nous craignons de nous retrouver embarqués dans des chemins de terre jusqu'à des culs-de-sac qui nous obligent à faire demi-tour. Quant à nos GPS, l'un refuse de dévier de la route principale, tandis que l'autre, pour l'éviter, propose des détours qui doublent la longueur du chemin à parcourir... avec des routes aussi incertaines que lorsqu'il a voulu nous faire traverser un lac. Alors, par mesure de prudence, nous restons sur la « Nationale 6 » qui file de Siem Reap à Phnom Penh. Rien à voir avec l'autoroute de Thaïlande, ici, c'est plutôt l'équivalent



d'une petite départementale française, mais assez passante, et surtout bien droite avec toujours les mêmes paysages, les mêmes échoppes de bord de route, et les villages traversés qui ont chacun leur spécialité : Dans celui-ci, tout le monde fait sécher son riz au soleil, le met en sac ou le pile avec un espèce de gros mortier en bois relié à un moteur. Là, nous comptons 18 boutiques consécutives qui vendent le même riz collant cuit dans des morceaux de bambous, tandis que le village d'avant ne vendait qu'un seul fruit, inconnu et que nous n'avons vu nulle part

ailleurs... Nous traversons même un village de tailleurs de pierre, où partout, on ne voit que des hommes, foulard devant la bouche et lunettes sur le nez, occupés à sculpter des bouddhas et autres statues humanoïdes qui à la meuleuse, qui au burin, qui avec un petit outil pour les finitions... Les règles de concurrence ne doivent pas être les mêmes que par chez nous !



La difficile recherche d'hôte doit commencer à nous mettre un peu sous pression, car lorsqu'un soir nous hésitons à aller demander à une maison, un désaccord monte bêtement en dispute et l'orage éclate fortement entre nous. Recherche d'hébergement oubliée, vélo posé sur le côté, et nous chacun de notre côté à nous faire la tête... C'est malin... Devant la perspective de se retrouver dans le noir sans solution pour la nuit, j'installe arbitrairement la tente un peu en retrait de la route, au bord de jolies rizières mais pas franchement dans un lieu idéal, et surtout, sans concertation... ce qui ne fait qu'empirer les choses. Première nuit sous la tente... mais sans le charme et l'ambiance qui auraient pu aller avec... Ce sera pour une prochaine fois...



Cette dispute nous secoue encore le lendemain, mais nous permet aussi de nous interroger sur nous. Deux ans de mariage, déjà beaucoup de choses construites ensemble, mais, comme nos parents nous l'ont gentiment partagé, les noces de cuir, c'est à la fois la solidité et le côté encore malléable qui nous correspond bien. Là, on se rend compte de nos manques auprès de l'autre et de ce qu'il peut étouffer en nous... Nous qui nous sommes efforcés, dans le concret de notre vie commune, d'éviter de nous répartir les

tâches et de ne pas avoir chacun son rôle, on a l'impression de le faire un peu dans nos caractères, en caricaturant nos traits de personnalité. Comme si, sans nous en rendre compte, celui qui est plus dans l'organisation, dans l'humour, dans la force ou dans la douceur, se l'était accaparé sans laisser la place à l'autre d'y être un peu, ou pire, en lui faisant se sentir nul dans ce domaine. « Tu le fais mieux que moi, alors à quoi bon ? ». Nous sommes-nous inconsciemment dits cela ? En tout cas, de cette manière, nous avons l'impression d'avoir creusé davantage nos différences, et d'avoir généré à la fois un agacement de porter tout un trait de caractère pour le couple, ou de ne pas en avoir développé un autre... Bon, ça aurait été sympa de s'en rendre compte différemment, mais le voyage est peut-être un bon moment pour refaçonner un peu le « cuir » de nos deux ans de mariage, pour que, tel que nous l'avions exprimé à notre mariage « notre tandem permette d'élargir nos horizons et favorise notre liberté, que nous nous offrions de nous laisser exister chacun tel que nous sommes, et que notre couple rende ce chacun plus épanoui ».



Le lendemain soir nous permet de laisser reposer en toute quiétude ce stress de chercher un hébergement. Le père Greg, qui nous avait si gentiment hébergé à Sisophon, nous avait indiqué que nous pourrions aller voir l'église de Kampot Chom où nous devrions être bien reçus. Alors, sans hésitation, nous filons à travers les rizières, contournons la ville, musique dans les oreilles, et nous arrêtons devant l'église un peu en périphérie, malgré la musique criarde des moines voisins en pleine célébration de funérailles. Nous y sommes accueillis par Barthon, un frère Coréen envoyé au Cambodge par sa congrégation jésuite pour quelques mois. A peine avons-nous posé notre vélo qu'il nous demande joyeusement si nous avons le temps de partager un thé, nous fait visiter l'église, et nous découpe une grosse papaye bien mûre à partager. Et s'il est un peu hésitant quand nous lui demandons à dormir sur place, un échange de sms avec le prêtre responsable de la paroisse nous apprend que ce dernier avait entendu parler de nous et attendait notre passage. Quelle chance ! Une chambre est mise à notre disposition et nous sommes invités à partager le repas de la douzaine d'étudiants accueillis là. Et, comble de l'accueil, pour le petit-déjeuner du lendemain, Barthon va nous chercher des baguettes fraîches que nous accompagnons de beurre de cacahuètes, de confiture Andros et... de cheddar ! Un petit goût de chez nous à l'autre bout du monde...



Ayant de l'avance sur notre itinéraire, nous décidons le lendemain matin de quitter la grande route qui file vers Phnom Penh pour nous orienter vers le Mékong plus au Nord, que nous pourrions ensuite longer jusqu'à la capitale. La route reste relativement importante et en bon état pour la journée avant les inconnues du lendemain, mais, en quittant l'axe principal, les paysages changent enfin. Peu à peu, la route se fait plus vallonnée, des forêts remplacent les rizières, hévéas bien alignés pour récolter du latex, ou palmiers sauvages enchevêtrés et débordants de bananes. J'apprécie de quitter la monotonie des plaines cambodgiennes, et de retrouver des variations tant dans les paysages que dans notre vitesse, entre les côtes où l'on se tend sur le vélo, et les descentes – douces, mais c'est



aussi bien – qui nous font prendre de la vitesse. Nous croisons les quasi premiers chevaux de notre voyage, qui tirent d'énormes charrettes de bois, nous coursons des petits tracteurs – dans le sens premier du terme – conçus avec simplement un moteur fixé sur deux roues et reliés à deux grands bras que manie un homme installé sur un énorme chargement de bois, de meubles, de balais, de vêtements ou de n'importe quoi d'autre... J'ai l'impression que nous rencontrons aussi davantage les habitants. Un premier arrêt pour vérifier la pression de nos pneus nous permet d'échanger quelques mots avec quelques personnes qui viennent se masser devant le mini-garage, attirés par l'étrangeté de notre engin. Un peu plus loin, un papa qui fait faire coucou à son enfant à notre passage provoque aussi une belle occasion. Nous sortons notre peluche hippopotame qui a déjà fait ses preuves avec les enfants et jouons à distance avec lui, échangeons quelques mots avec le père et la grand-mère... et tentons notre chance en leur expliquant notre voyage et en parlant d'hébergement, espérant pouvoir continuer à jouer avec les enfants en cette fin d'après-midi... Raté. Nous y avons pourtant consacré beaucoup d'énergie, mais le père nous explique qu'il faudrait qu'il demande l'autorisation aux administrations locales, etc., et tout semble un peu compliqué. Vraie raison ou bonne manière de nous dire qu'il ne sent pas trop de nous héberger, nous revoilà sur la route... Mais pas pour longtemps.

En effet, à peine avons-nous fait un nouveau kilomètre que nous passons devant une famille en train de jouer au badminton qui nous interpelle à grands cris. Occasion à ne pas rater, nous posons le vélo et allons échanger avec eux, tandis que le père nous propose de venir partager une bière avec lui à l'ombre de sa maison sur pilotis. Quand nous expliquons notre voyage et notre démarche, ils trouvent peut-être cela un peu étrange mais nous accueillent avec grand plaisir, nous remerciant plusieurs fois dans la soirée de nous être intéressés à eux et d'avoir osé venir les rencontrer. De mon côté, j'adore

cette soirée, dans son mélange de rusticité et de chaleur. Comme souvent ici, la maison en bois est bâtie sur de grands pilotis qui permettent à la fois d'avoir de l'ombre la journée, et de disposer du sol comme abri, espace de travail ou, en l'occurrence, étable. Nous installons donc notre tente sur une des espèces de table basse carrée qui sert ici à s'asseoir ou dormir, sous la maison à côté des vaches. Beaucoup d'insectes tournent autour et l'on sent un peu les animaux, mais entre ça et la douche que nous prenons à l'extérieur, quasiment devant toute la famille – qui a quand même le bon goût de se tourner de l'autre côté – en tirant notre eau du puits, j'aime beaucoup cette saveur d'aventure et d'authenticité. Et surtout, la fin d'après-midi et la soirée que nous

passons à discuter avec eux par l'intermédiaire de Google-traduction redonne l'énergie de chercher un hébergement le soir. Entre gestes, traductions bancales et éclats de rire, nous découvrons un peu de l'histoire de la famille, l'une des sœurs qui a dû arrêter ses études pour travailler pour ses frères et sœurs et espère partir travailler en Corée l'an prochain, une autre qui s'occupe de son petit bébé, et le quotidien de chacun. L'oncle qui vit avec eux veut partager toute sa vie à Lucie et lui raconte des histoires de son enfance avec les Khmers rouges, de politique ou de sans doute grandes réflexions philosophiques, mais il s'enflamme tant dans des discours passionnés que le traducteur n'arrive pas à suivre et nous ressort des phrases sans queues ni têtes. La sœur aînée qui nous a accueilli a aussi préparé un grand





repas et dans la bonne ambiance générale, les nombreux bols de sauces différents étalés au milieu de la table passent de main en main pour agrémenter le riz blanc. C'est toujours un peu la loterie et certains mets sont bien meilleurs que d'autres, on découvre souvent le contenu en le mettant en bouche. Et toute la famille prend plaisir à ce que nous partageons leur repas (« Vous pouvez manger de la nourriture Khmère ? ») et insiste pour que nous nous resservions une dix-huitième fois.

Quand nous quittons la famille le lendemain matin, même si la nuit a été un peu bruyante et poussiéreuse, je me sens régénéré par cette belle rencontre et pédale avec un plaisir même pas affecté par les musiques criardes des tonnelles de plus en plus nombreuses où seront célébrés funérailles ou mariages, a priori placés sous de bons auspices ces semaines-ci. Les Cambodgiens ont une conception assez particulière de la musique (religieuse du moins). Toujours très forte, souvent dissonante, les mélanges de flûtes aigües, percussions irrégulières et cordes frottées criardes ne sont pas très agréables à nos oreilles occidentales. A côté de cela, il est très fréquent d'entendre des musiques plutôt du genre variété ou pop sortir, là aussi à un volume qui permet d'en faire profiter tout le voisinage, de n'importe quel magasin ou restaurant... pour découvrir que c'est quelqu'un qui est en plein karaoké tout seul. Le karaoké semble être une histoire d'amour. Seul, entre amis, ou parfois même sur sa moto, avec une petite (ou grosse !) enceinte, un micro grésillant et un téléphone pour suivre les paroles et mettre la musique de fond, tout le monde chante, plus ou moins bien... Joyeuse ambiance !

Après une vingtaine de kilomètres, nous arrivons à une bifurcation. Jusque-là, la route est en bon état. Si nous prenons à droite, nous rejoindrons Phnom Penh par une route assez grande mais goudronnée elle-aussi. A gauche, nous continuons vers le Nord-Est jusqu'au Mékong... mais après, nous ne savons pas trop ce qui nous y attend. En le forçant un peu, Google nous propose un chemin, mais il s'agit de fines routes blanches et certains passages semblent un peu périlleux. Mais nous avons le temps, et l'envie de voir un peu d'autres routes. Et puis, le mythique Mékong, fleuve géant d'Asie du Sud-Est qui a donné son nom à l'association avec laquelle nous roulons, nous attire.



Celui-ci apparaît un peu plus loin à travers les arbres, gigantesque dans sa largeur, encore sauvage entouré de ses bananiers et de ses plages désertes. Quant à la route, finalement en état correct, elle est très agréable plus sauvage et loin des voitures. Dommage que le « sauvage » soit toujours agrémenté de ces bouteilles en plastique, sachets et autres déchets qui maculent les bords de route. En Thaïlande, on trouvait encore quelques grandes poubelles publiques par-ci par-là dans les villages. Ici, elles semblent inexistantes et nous sommes mêmes obligés de transporter nos rares déchets jusqu'à la prochaine grande ville en espérant trouver un commerce qui ait un semblant de tas d'ordure organisé. Qui blâmer ? Les habitants qui

n'ont pas cette culture de faire attention à ce qu'ils jettent dans la nature, ou le gouvernement qui ne se préoccupe pas d'organiser des collectes régulières et de mettre à disposition les équipements nécessaires ?

Après quelques kilomètres, la route, de goudronnée, se transforme en simple plaques de béton, et par endroits en graviers plus rustiques. Et en fin d'après-midi, le GPS nous recommande de la quitter carrément pour un petit chemin de terre qui s'enfonce entre les bananiers. Est-ce que ce sentier est vraiment susceptible de nous amener jusqu'à la capitale ? La réponse n'est pas assurée, mais pour l'heure, si nous décidons de poursuivre plutôt par la route, nous nous éloignerons du Mékong, et nous sommes assez tentés, exceptionnellement, par chercher un petit coin où planter la tente au bord de

l'eau. Alors en nous aventurant dans le petit sentier puis en nous en écartant par les pistes qui s'étirent en étoiles autour de lui, nous nous enfonçons entre les manguiers et les bananiers où courent de petits écureuils, et trouvons juste ce que nous souhaitons. Un peu d'herbe entre les arbres, une butte de terre pour nous cacher des éventuels passants assez improbables sur ce sentier, et une petite plage qui descend vers le fleuve qui s'étend devant nous dans toute sa majesté et sa nonchalance. Alors que nous installons notre bivouac et partageons quelques biscuits et bananes en guise de diner, quelques pêcheurs en pirogue ajoutent une touche de charme devant le ciel rougissant du crépuscule...



Une fois n'est pas coutume, dans ce cadre agréable, et avec cette fois une soirée juste à deux, nous décidons d'une petite soirée ciné en amoureux en regardant un petit film sur notre ordinateur. Sympa dans l'idée... jusqu'à ce que, dans la nuit noire, le faisceau violent de trois lampes de poche viennent soudain rompre le charme. Des voix, des appels, le reflet d'une arme et d'un casque, et enfin les uniformes. J'enfile rapidement un short et sort voir ce que nous veulent les policiers. « Ce n'est pas prudent de dormir ici. Pourquoi n'allez-vous pas à une guesthouse proche ? »

Sur l'air de « notre sécurité », les trois hommes vont quand même passer près d'une heure à nous interroger sur notre itinéraire, notre provenance, notre manière de voyager, et toutes sortes de questions plus ou moins personnelles jusqu'à notre menu du soir ! On nous a aussi demandé si nous travaillions pour le gouvernement de notre pays ! Ils fouillent les environs minutieusement, rédigent leurs rapports et nous mitraillent de photos – très intéressantes avec Lucie en pyjama et moi torse-nu – sur lesquelles nous avons du mal à savoir si nous devons sourire ou garder notre sérieux. Etrangement, s'ils inspectent tous les environs, il ne leur vient pas à l'idée de vérifier le contenu de notre tente. Ou est-ce par souci de ne pas être trop intrusif ? J'en doute...

On a plutôt l'impression que les pêcheurs aperçus tout à l'heure nous ont dénoncé et que ces messieurs les policiers se demandent si nous ne serions pas des espions ou autres individus dangereux pour le régime en place. Des choses à cacher ? Toujours est-il que leur visite au moment de dormir n'est pas des plus agréables et que nous nous demandons longtemps à quelle sauce nous allons être mangés. Nous insistons malgré tout lorsqu'ils nous demandent de rejoindre la pagode du village pour aller dormir en leur expliquant qu'il est trop compliqué de tout bouger, et finalement, nous avons le dernier mot... « Mais, dans ce cas, nous allons monter la garde devant votre tente cette nuit ». Pour votre sécurité bien-sûr...

Nous n'y avons pas trop cru quand même, mais le lendemain matin, après avoir remballé nos affaires, en passant la butte censée nous cacher des regards indiscrets, nous découvrons que nos « anges gardiens » sont bels et bien là à attendre que nous nous mettions en route. Et pas seulement pour s'assurer que nous ayons fait une bonne nuit... mais aussi pour continuer de nous escorter !

A peine avons-nous commencé à pédaler que l'un des hommes monte sur sa moto et nous emboîte la roue. Bon, ça nous donne au moins l'occasion de lui faire confirmer que le petit chemin file bien vers Phnom Penh. Avec son assurance, nous nous engageons donc sur des pistes plus ou moins larges de silex, de graviers ou de terre au charme fou bien qu'au confort discutable, serpentant entre les arbres et parfois sur de petites passerelles de bois que nous craignons de voir céder sous notre poids. Seulement, en dehors du fait que nous sommes moins à l'aise pour nous arrêter prendre quelques photos de ces lieux mignons, quelle crédibilité avons-nous auprès des habitants que nous croisons dans cet endroit très reculé, quand nous sommes suivis de près par une moto armée ? Au début un peu gênés, nous estimons finalement que nous n'avons rien demandé au policier, et n'hésitons pas à nous arrêter pour un petit-déjeuner (de riz évidemment) sur le bord de la route. Tant pis, s'il veut nous suivre, il attendra. Et quand on a terminé et que lui s'est mis à manger par contre, pas vraiment de raison que nous l'attendions. Heureusement, après quelques kilomètres de plus, un panneau nous indique que nous changeons de province, et le motard fait demi-tour. Apparemment, si nous faisons du grabuge ici, ce n'est plus son problème...



Nous avons encore cette inconnue de la route qui traversait le Mékong, mais finalement, celle-ci se traduit par quelques ponts et un chemin côtier le long de l'immense fleuve dont l'extension de lit entre saison sèche et saison des pluies perturbe peut-être Google Maps. L'environnement est agréable sur ces espèces de petites îles entre les écoles, les temples, et occasionnellement un grand marché sous les tentes duquel nous nous perdons, dans les couloirs étroits qui se faufilent entre les étals. Quelques fruits étranges et un sandwich qui n'est pas un grand succès nous servent de déjeuner avant que nous filions à vive allure dans les rues encombrées, bruyantes et polluées de la capitale.

Après 2000km et tout juste un mois en Asie, nous sommes ce soir accueillis par des amis français qui vivent ici. Claire et Hugo sont aux petits soins pour nous et nous sommes heureux de découvrir, les quelques jours suivants, leur vie d'expatriés, entre style de vie locale et réseaux français. Entre matchs d'impro théâtrale (en français !), restos khmers, longues discussions dans leur salon autour d'un smoothie et partage d'un peu de leur vie quotidienne, ils nous font aussi profiter de leur connaissance du pays acquise durant leurs dix premiers mois ici.

Ces quelques jours de pause nous permettent aussi de retrouver le goût de cuisiner (bon, même si je laisse brûler ma moussaka et que mon houmous a une drôle d'amertume), et de rencontrer quelques associations. Enfants du Mékong bien-sûr, en assistant à la remise de diplôme du centre qui accueille les étudiants brillants mais dont les parents n'auraient pas les moyens de payer de





grandes études, pour les héberger et compléter leurs différentes compétences professionnelles d'une intéressante formation humaine, et en ayant de longs échanges avec les volontaires « Bambous » qui nous accueillent chaleureusement. Mais aussi en

allant découvrir le centre de « Pour un Sourire d'Enfants » dont le gigantisme, avec ses 6500 enfants scolarisés, accompagnés socialement ou vers une formation professionnelle, nous impressionne et où j'ai le plaisir de retrouver Vannak, le responsable de l'atelier de formation mécanique qui était venu découvrir l'Ecole de Production

de Lens. Nous visitons aussi « Action Cambodge Handicap » qui accompagne de jeunes adultes handicapés mentaux sur un modèle proche de celui de l'Arche de Jean Vanier où ils travaillent dans un atelier fabriquant des confitures et des sirops.



Enfin, notre passage à Phnom Penh est l'occasion de rencontrer Marion et Lucas, avec qui nous avons échangé à plusieurs reprises par mail depuis notre départ. Eux aussi « tourdumondistes », ils voyagent durant un an à travers l'Asie du Sud-Est et l'Amérique du Sud en transports en commun. Nous visitons avec eux le « musée de la guerre », une ancienne prison secrète et lieu de torture sous le régime des Khmers Rouges en plein cœur de Phnom Penh, qui, comme les autres villes du pays, a été entièrement évacuée entre 1975 et 1978 par les révolutionnaires prônant un communisme idéaliste et un « retour à la terre » pour tous... qui s'est malheureusement traduit par des travaux forcés et une extermination de tous les intellectuels, lettrés, etc. qui incarnaient une « inégalité » au sein de la population... Le lieu est assez morbide et surtout encore terriblement actuel. On voit encore les traces de sang sur les murs, les instruments de tortures, les minuscules cellules érigées à la hâte, et surtout toutes ces photos sur lesquels tant de gens peuvent encore reconnaître un proche, quelqu'un qu'ils ont côtoyé, un père, une sœur... Un peu plus bizarre de voir, dans la cour, un des sept seuls rescapés de ce lieu d'horreur, vendre des DVD de son histoire et son livre de mémoires en mangeant sereinement son riz dans son lieu de torture... où s'arrête le témoignage et où commence le business ?

En tout cas, même si le lieu n'est pas des plus joyeux nous partageons de riches moments avec Marion et Lucas à la fin de la visite, en partageant des plats de noodle, puis l'après-midi chez Claire et Hugo. Il y a des gens comme ça avec qui on accroche tout de suite et on se sent bien. Et là, ça semble réciproque, puisqu'ils nous proposent subitement de se trouver des vélos le lendemain pour nous suivre quelques jours et rouler vers le sud ensemble. Whaou, chouette idée ! Ça nous paraît même un peu fou qu'ils soient prêts à acheter des vélos, sans certitude de les revendre à l'arrivée, juste pour partager trois jours de route avec nous. Ça nous touche beaucoup, et une nouvelle fois, je termine mon récit en pensant au plaisir de prendre la route accompagnés demain !

